

LA POÉSIE

(A mon ami H. de S.)

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine poésie,
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau.
(André Chenier.)

Te souvient-il, ami, de nos jeunes années?...
De ces rêves d'enfant, fleurs aujourd'hui fanées,
Que nous sentions éclore en nos cœurs ingénus?
La haine et le souci nous étaient inconnus
A cet âge candide, où les peines sont belles,
Nous ne savions qu'aimer, et sous leurs blanches aîles,
L'amour et l'amitié nous abritaient joyeux.
Quel nébuleux chagrin eût pu troubler nos jeux!
Les lettres, les beaux-arts, et la belle nature
Absorbaient nos loisirs : tantôt pour la peinture
Ton âme s'enflammant d'un téméraire amour,
D'un profil idéal tu traçais le contour,
Puis tu l'abandonnais ; tantôt de Melpomène
Tu brûlais d'imiter les accents sur la scène :
Du grand art de Weber, enfin, une autre fois,
Tu croyais dans ton cœur reconnaître la voix.
Fraîches illusions ! aspirations saintes
D'une âme qui du beau sent les douces étreintes !

Nous sommes ainsi faits. Je m'en souviens encor,
Ami, sans mesurer ma force à mon essor,
Mû par l'enthousiasme et l'inexpérience,
Comme toi plein de foi, d'ardeur et d'espérance,
Sur le mont des neuf sœurs, hardi, je m'élançais...
Bientôt nous nous moquions de nos faibles essais...
Eh bien ! ces temps heureux, cette jeunesse folle,
Doux printemps embaumé qui si vite s'envole,
Beau prisme étincelant des plus vives couleurs,
Ces rêves, ces projets, ces jeux, ces vers, ces fleurs,
Toutes ces voluptés de l'enfant, du poète,
Je les regrette, ami ; mais ce que je regrette
Avec des pleurs amers, c'est mon cœur d'autrefois
Et cette voix du ciel qui parlait à ma voix :
C'est ce brûlant amour plein de grâce naïve,
Et cette ardente foi, cette foi primitive
Que l'on perd à vingt ans : la Poésie enfin,
Toute la poésie éclore en un matin,
Qu'un rayon de midi flétrit et décolore.

Nous nous sommes, un jour, embrassés à l'aurore ;
Mais pour longtemps, ami, nous voilà séparés,
Dans cette grande voie, où, sans s'être égarés,
On se perd bien souvent, comme en un long voyage
Se perdent deux vaisseaux fils d'un même rivage.
Accomplissons la loi qui régit l'univers.
Vers un but inconnu, par des sentiers divers,
Marchons ; suivons, tous deux, la pente où nous entraîne
Du progrès et de Dieu la raison souveraine.
Toi, soldat de la France, et de tous ignoré,
Qui consacres ta vie à son drapeau sacré,
Ta palme, c'est sa gloire. En nos jours difficiles,
Nous, obscurs travailleurs dans les champs, dans les villes,
Vers la patrie aussi sont tournés nos regards :
Le règne florissant du commerce et des arts,
Le bien public, l'honneur, la paix et l'abondance,
Seront de nos sueurs la noble récompense...
Ainsi, nous convergeons vers un centre commun.
D'une rose souvent se cache le parfum

Sous l'aride bouquet d'une ronce sauvage...
Crois-tu que le fardeau que Dieu donne à notre âge
Ne cache pas aussi sous son joug épineux
Un céleste parfum, stimulant précieux,
Qui soutient nos efforts au combat de la vie?..
Ah! je le reconnais! Oui, c'est la Poésie,
La poésie encor transformée en nos cœurs;
Ange qui nous conseille et nous conduit vainqueurs
Au port, où nous suivons la lumineuse trace
De nos aïeux (ces flots que notre flot remplace,
Et qui par d'autres flots à son tour remplacé,
Doit leur léguer le fruit d'un pénible passé.)

Sans doute, elle n'est plus si suave et si belle;
Ce n'est plus au printemps la voix de Philomèle,
Elle n'a plus ce charme ineffable, inconnu,
Auréole de grâce au front d'un enfant nu;
Mais c'est elle toujours, mûrie et transformée,
Plus noble en son essor, plus digne d'être aimée;
Spontanée, instinctive en chaque homme ici-bas,
Elle s'impose au cœur qui ne la comprend pas,
Et d'un souffle puissant, d'une voix mâle et fière,
Elle les lance tous dans la même carrière.
Enfin, son seul amour, sa seule ambition,
C'est le progrès. Son nom est : Aspiration.
Oui, l'aspiration vers le beau (sin auguste!).
Et le beau c'est le bien, le grand, le vrai, le juste.

Je ne sais, mais peut-être, en mes faibles accents,
Ami, je ne dis pas tout ce que je ressens
Dans mon cœur animé d'une sainte croyance...
Pour moi, la poésie est sœur de l'espérance.
Comme elle, elle a les yeux fixés vers l'avenir;
L'objet de son amour, elle le voit venir;
Elle en jouit; mais l'homme, il épuise sa vie
Sans que sa soif ardente, un instant assouvie,
Lui permette de vivre au comble de ces vœux,
Tout ce qu'il a rêvé sera pour ses neveux.
Il naît, souffre, vieillit et meurt comme Moïse,
Plein de regrets, au seuil d'une terre promise...

N'importe, désormais mes pas suivront tes pas;
Ton vol capricieux ne m'épouvante pas.
O Muse, vierge antique! ô Muse! seule amie,
Dont l'amitié pour moi n'est jamais endormie.
Viens consoler mon cœur, endors-toi sur mon sein;
Fais descendre du ciel ce merveilleux essaim
De songes radieux que souvent Dieu t'envoie,
Pour verser à tes fils le nectar de la joie.
Quels châteaux nous ferions ensemble, au coin du feu,
Seuls!... ah! du cœur à l'âme et de la terre à Dieu
S'é lanceraient toujours nos ailes vagabondes;
Sans esquif nous irions visiter tous ces mondes
Qui, sur nos fronts, autour d'un soleil radieux,
Pareils à notre globe, aux vastes champs des cieux,
Tournent. Y verrions-nous des hommes ou des anges?
Mon Dieu! qui peut savoir? du milieu de nos fanges,
Au souffle de la mort quand nous nous envolons
Dans ces mondes meilleurs, peut-être nous allons
Vivre d'une autre vie aux hommes inconnue.
Ainsi, nous reverrions au-delà de la nue
Les êtres bien-aimés dont nous portons le deuil,
Doux flambeaux qu'ici-bas éteignit le cercueil:
Une mère, une sœur, une amante adorée,
Un enfant, doux trésor; un ami, fleur sacrée,
Dont le parfum céleste embauma notre cœur;
Et ces autres amis, au chant consolateur,
Que nous n'avons connus jamais, mais dont les âmes
Dans leurs écrits charmants vivent en traits de flammes.

De ces mondes nouveaux par nos cœurs découverts,
Notre vol plus hardi vers un autre univers
Nous porterait ensuite, et, saisis de démence,
Des soleils dans l'Ether suivant la route immense,
Nous chercherions quel astre au colossal contour,
Foyer mystérieux, est le centre, à son tour,
Des révolutions de ces soleils sans nombre!...
Et nos regards, enfin, plongés, perdus dans l'ombre
De l'espace infini, s'élèveraient, pieux,
Vers l'éternel moteur de la terre et des cieux.

D'autres fois, nous irions, d'un vol moins téméraire,
Visiter en passant les peuples de la terre;
Nous parcourrions ainsi le globe en nos loisirs.
Mais les bords illustrés par de grands souvenirs
Seraient surtout l'objet de notre culte... O Grèce!
Grèce! mère des arts! avec quelle allégresse
Mon pied se poserait sur ton sol glorieux!...
Sur ton marbre, ô Paros! mon front religieux
S'inclinerait; Argos! Lacédémone! Athènes!
En évoquant Homère, Eschyle et Démosthènes,
Sous les verts oliviers et les myrtes fleuris,
Mon cœur retrouverait vos antiques débris!...
Rochers de Thessalie, Olympe, frais rivages
De Crète et d'Hellespont! sous vos sacrés ombrages
Hellen de son tombeau sortirait à mes yeux,
Avec son peuple fier, ses héros et ses Dieux!...

Et toi, bel Orient, doux pays de mensonges,
N'irais-je pas aussi, pour prolonger mes songes,
Admirer ton ciel d'or, respirer tes parfums,
Et, profane, troubler, de mes pas importuns,
Tes Harems ténébreux, tes temples, tes mosquées,
Tes pagodes de marbre où, par l'homme évoquées,
Les déités de l'Inde ont chacune un autel.

Saisi d'un saint respect, sur ton roc immortel,
Sainte Jérusalem, conquérante sans armes,
Je m'agenouillerais; je verserais des larmes
Sur la tombe du Christ, au douloureux jardin;
Je laverais mon front dans les eaux du Jourdain.

Enfin, quittant Memphis, et Sion et Ninive,
O muse! nous irions nous asseoir sur la rive
Où palpita le cœur du colosse romain...
Là, parmi les tombeaux, me prenant par la main,
Tu guiderais mes pas; et, seuls, au bord du Tibre,
Tu me raconterais comment un peuple libre,
Un peuple grand et fort, maître de l'univers,
A pu se faire esclave et, sans briser ses fers,

Mourir. Tu me dirais ce que c'est que la gloire...
Et de l'humanité me déroulant l'histoire,
En regard du passé tu mettrais l'avenir...
On aime l'espérance après le souvenir.

.....
Mais l'objet le plus cher de nos pénibles veilles,
Le plus riche pour nous en fécondes merveilles
Serait le cœur humain!... D'un saint amour remplis,
Jusqu'en ses plus secrets et plus profonds replis,
Tous les jours nous irions, avec les yeux de l'âme,
Ensemble étudier cette céleste flamme
Que Prométhée aux Dieux un jour voulut ravir,
Et qu'aux fils de la terre, éclatant souvenir!
Aux premiers jours du mal Dieu laissa comme un gage
Du ciel dont ils venaient de perdre l'héritage.

Amour!... feu tout-puissant! Céleste et pur rayon
De la divinité! Sublime attraction!
Universel lien!... De quel nom qu'on te nomme,
C'est toi qui vis en nous, c'est toi seul qui fais l'homme;
Toi qui de la nature empruntes les accents
Pour élever à Dieu la prière et l'encens!..
Du bien que nous faisons ta part est la plus belle...
Ah! viens briller sur nous! règne!... qu'une étincelle
De ton divin foyer, jaillissant de nos cœurs,
Sur le mal, foudroyé, nous élève vainqueurs,
Pour qu'en un seul faisceau d'amour et d'harmonie,
Un jour l'humanité s'éveille rajeunie.

JULES LACROIX.

Avril 1830.

